

Longpre, Alexandre de
Les boudeurs

PQ
2338
L654
B68

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesboudeurscom00long

LES

BOUDEURS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE, EN TROIS ACTES,

Par M. Alexandre de Longpré,

REPRÉSENTÉE A PARIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,
LE 1er MAI 1835.

PRIX : 2 FR. 50 C.



PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS,
A CÔTÉ DE CHEVET.

****

1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE MARQUIS DE MONT-RICARD. . .	M. MATHIEU.
LA MARQUISE, sa femme.	Mme DOCHE.
LE BARON DE FERVILLE.	M. DÉRONVÈRE.
LA BARONNE, sa femme sœur de la marquise.	Mlle BALTHAZARD.
LOUISE DE RIBERVILLE, cousine de la Marquise et de la Baronne, pupille du Marquis de Mont-Ricard.	Mlle CLARA-STÉPHANIE.
M. DE VERTEUIL.	M. LEPEINTRE aîné.
EUGÈNE DE VERTEUIL, son neveu.	M. BRINDEAU.
M. DUGORGET, bourgeois de Paris. .	M. FONTENAY.
Mme DUGORGET, sa femme.	Mlle BROHAN.
UN TAILLEUR.	M. BALLARD.
1er DOMESTIQUE, parlant.	M. BOILEAU.
2e DOMESTIQUES, parlant.	
AUTRES DOMESTIQUES, Personnages muets.	

(*L'action se passe en* 1835.)

Premier acte, au château de M. de Mont-Ricard, canton de Bernay; deuxième et troisième actes, à l'hôtel de M. de Mont-Ricard, à Paris, Faubourg Saint-Germain.

Imprimerie de CHASSAIGNON,
rue Git-le-Cœur, nº 7.

LES

BOUDEURS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TOIS ACTES.

PQ
2338
L654
B68

Acte premier.

Un salon sur le jardin.

LIBRARY
APR 11 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

****

SCENE PREMIERE.

LA BARONNE, LA MARQUISE, *assises et travaillant.*

LA MARQUISE.

Oui, Baronne, il faut enfin prendre un parti : sommes-nous bien résolues à nous enterrer vives à la campagne?.. Un exil de quatre ans, aux environs de Bernay, est bien long, ma sœur!.. pour moi, ce sont des siècles.

LA BARONNE.

C'est bien triste, j'en conviens avec toi... mais nos maris, gens fort entêtés, le tien surtout, voudront-ils revenir? Ils s'ennuient beaucoup, je le sais, du rôle de boudeurs; mais aller leur proposer de rentrer dans Paris!..

LA MARQUISE.

Sans traverser la Seine, Baronne... Que le Paris de l'autre rive soit un Paris outre-mer pour nous... que les fers de nos chevaux ne battent plus désormais le pavé du Carrousel!

LA BARONNE.

Ceux des miens l'ont-ils jamais battu, Marquise?

LA MARQUISE.

C'est vrai... tu n'étais pas mariée alors, et depuis tu es devenue bonne patriote, quoique tu aies été élevée dans les bons principes, que ton mari ait été chambellan de je ne sais plus quel roi de l'Empire, et gentilhomme de la chambre... trois jours avant la catastrophe...

LA BARONNE.

Ah! cela n'a pas paru... et puis nous n'avions rien demandé.

LA MARQUISE.

Rien refusé non plus... Enfin cette révolution nous a été bonne à quelque chose; elle a resserré les liens de notre amitié d'enfance : nous voici redevenues sœurs, et nos deux maisons n'en font plus qu'une. Quel dommage que M. de Riberville, notre oncle, n'ait pas voulu être des nôtres!

LA BARONNE.

Après tout le mal que nous avons dit de lui?..

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que cela?... de la polémique. Hé! bon dieu, on parle, on écrit tous les jours les uns contre les autres avec tout l'acharnement dont on est capable, et, après avoir bien ou mal parlé, bien ou mal écrit, on se serre affectueusement la main; on dîne ensemble, on se porte des santés, et l'on est, en se quittant, les meilleurs parens ou amis du monde : voilà la société.

LA BARONNE.

Fort bien! mais vous n'auriez pas voulu le prendre, vous autres... Un ministre de l'Empire...

LA MARQUISE.

Oh! c'est épisodique, l'Empire; et il est à peu près convenu aujourd'hui que l'épisode ne gâtait rien à l'affaire... Mais l'oncle de Riberville voit de loin.

LA BARONNE.

C'est peut-être pour cela qu'il n'a pas voulu quitter Paris?.. Au fait, qui sait?.. Le bruit courait, il y a quelques mois, qu'il allait reparaître en scène... Il s'use pourtant bien, le bonhomme.

LA MARQUISE.

Air du Piège.

Dans quel pays, ministre, ambassadeur,
Ont ils-senti baisser leurs homélies?..

Aveugle, sourd, impotent ou dormeur,
Chacun croit dire encor des prophéties.
Quand on criait que nous rétrogradions,
Je concevais de pareils gens d'affaires;
Mais au milieu des révolutions,
Concevez-vous ces vieux retardataires?

A propos, nous avons un nouveau partner.

LA BARONNE.

Qui donc?

LA MARQUISE.

Notre voisin, le jeune de Verteuil, qui doit épouser notre cousine Louise de Riberville... Il donne sa démission.

LA BARONNE.

Comment! M. de Verteuil...

LA MARQUISE.

Remet au ministre son épaulette de sous-lieutenant. Le voilà digne de nous. Lis la lettre qu'il m'a écrite ce matin; tu dormais encore quand son groom me l'a apportée. Mon mari, comme tuteur de Louise, s'est empressé de donner notre consentement. (*Un domestique entre.*)

LE DOMESTIQUE *annonçant.*

M. Eugène de Verteuil... (*Il sort.*)

SCENE II.

LA BARONNE, LA MARQUISE, EUGÈNE.

EUGÈNE *saluant.*

Mesdames...

LA MARQUISE.

Nous parlions de vous, Monsieur...

EUGÈNE.

De moi, Madame!.. Mille pardons si je me présente de si bonne heure; la lettre que j'ai reçue de M. de Verteuil, mon oncle, me servira peut-être d'excuse. Il m'annonce qu'aujourd'hui même il viendra vous présenter ses hommages. Quelque chose m'a dit que je ne ferais pas mal de le devancer. Mon oncle a quelquefois des boutades : il n'a pas vu de bon œil la

résolution que j'ai prise, sans le consulter, de quitter mon état. Je crains quelques réflexions un peu vertes de sa part, et vous supplie de prendre en considération son âge, son beau caractère et le vif intérêt qu'il n'a cessé de me porter depuis que j'ai eu le malheur de perdre mes parens.

LA MARQUISE.

Nous vous savons un gré infini du sacrifice que vous nous avez fait.

SCÈNE III.

LA BARONNE, LOUISE, LA MARQUISE, EUGÈNE.

LOUISE *accourant, à la Marquise.*

Ma cousine Ernestine, voici M. et madame Dugorget !... (*Apercevant Eugène.*) Ah ! pardon, Monsieur, je ne vous voyais pas...

EUGÈNE.

Mademoiselle...

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que M. et madame Dugorget ?

LOUISE.

Pardon ; mais j'ai été si étonnée à la vue de Monsieur, que...

LA BARONNE *à Eugène.*

Puis elle est prise au dépourvu, l'enfant, en négligé du matin !.. et elle est un peu coquette, la petite cousine...

EUGÈNE.

Charmante, comme l'est Mademoiselle, a-t-on besoin de parure ?..

LOUISE *à Eugène.*

Oh ! Monsieur !... (*A la Baronne.*) Coquette !... moi !.. Ah ! voilà qui me rend la parole.

LA MARQUISE.

Alors, dis-nous ce que c'est que M. et madame Dugorget !...

LOUISE *demi-haut à la Baronne.*

Coquette !.. je ne le suis pas tant que vous, ma grande cousine...

LA MARQUISE.

A la fin, répondras-tu ?..

LOUISE.

Mais je ne sais pas, moi...

EUGÈNE.

Je vais vous le dire, Mesdames : c'est un honnête couple retiré du commerce, qui, tout récemment, vient d'acheter le joli manoir voisin du mien, et qui, vous le savez, était à vendre depuis un an. Le mari, déjà ancien militaire avant d'avoir été marchand, est un homme de cœur et de sens, mais mené par sa femme, comme on ne l'a peut-être jamais été. C'est le type de la discipline maritale. On dirait qu'en prenant une femme, il n'a fait qu'un troc de colonel; au reste, cela se voit tous les jours chez nous, dans l'armée. Madame est donc l'autocrate de Monsieur, qui subit le joug sans murmurer, soit parce qu'il aime sa femme, de vingt ans au moins plus jeune que lui... et encore assez belle et fraîche, soit parce qu'il tient, avant tout, à conserver la paix du ménage... Quelques personnes m'ont assuré que, sous ces dehors de soumission et de bonhomie, le brave Dugorget cachait un fond de malice de vieux soldat. Toujours est-il, qu'en sa double qualité de bon bourgeois et d'ancien officier, il a réuni la majorité des suffrages dans sa compagnie de gardes nationales qui l'a nommé son capitaine... Dès-lors madame Dugorget s'est crue une autorité, et revendique partout, à cor et à cris, les prérogatives de son grade.

LA BARONNE.

De son grade.... est charmant!..

EUGÈNE.

Elle ne rêve plus que présentation à la cour, bals de la cour, concerts de la cour; enfin, elle n'a plus qu'une idée en tête... la cour...

LA MARQUISE.

Cela doit être assez amusant à voir... Que viennent donc faire ces gens-là ici?..

LOUISE.

Ils ne me l'ont pas dit..

LA MARQUISE.

Ça ne parle donc pas?..

LOUISE.

Ça ne déparle pas, au contraire... Monsieur, à la vérité, ne dit rien; mais Madame parle pour lui... et pour tout le monde... Mes deux cousins, qui causent avec elle depuis un quart-d'heure, n'ont pas encore pu placer un mot... enfin, c'est comme un moulin par un grand vent.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, LOUISE, EUGÈNE, LA MARQUISE, Mme DUGORGET, DUGORGET, LE MARQUIS, LE BARON.

Mme DUGORGET, *avant d'entrer.*

Ah! c'est charmant, charmant!... délicieux!... (*Entrant.*) magnifique!...

LE MARQUIS.

Mesdames, je vous présente M. et madame Dugorget, nos nouveaux voisins, gens fort aimables, je vous l'assure...

Mme DUGORGET *confuse.*

Oh!...

LA MARQUISE.

Depuis combien de temps avons-nous l'honneur de vous avoir dans nos parages?

Mme DUGORGET *à part.*

Dans nos parages... bon!...

DUGORGET *à part.*

Elle va dire et faire des siennes!.. (*Haut.*) Depuis péu de jours, Madame...

Mme DUGORGET *bas à son mari.*

Ne me coupez donc plus la parole... et retenez : parages!..

DUGORGET *à part.*

Que je retienne : parages!..

Mme DUGORGET.

Depuis peu et beaucoup, madame la Marquise... C'est marquise, que vous êtes... je crois?

LE BARON.

Oui, c'est marquise, qu'est Madame..

Mme DUGORGET.

Bien obligée, Monsieur le... n'importe, car on s'embrouille aisément dans tous ces titres-là... quand on n'en a pas précisément bien l'habitude... Ce n'est pas que, par ma position, je ne sois plus qu'à même de savoir bien des choses que le peuple ignore. ..

DUGORGET *à part.*

Le peuple!.. ah!...

Mme DUGORGET.

Mais je vous dirai tout bonnement, madame la Marquise,

que je ne connais pas parfaitement cette hiérarchie-là... Parlez-moi de grades militaires... oh! alors!.. parce que, femme d'un ancien officier de la grande armée... décoré à Wagram, aujourd'hui capitaine dans la garde nationale de Paris, je tiendrais tête au ministre de la guerre lui-même. Je vous disais donc, madame la Marquise, que j'étais depuis peu et beaucoup dans vos parages!.. (*à part.*) Bon!.. le voilà placé... (*haut.*) Depuis peu, parce que vous pensez bien que, pour s'installer, on a tant de choses à faire!.. c'est à n'en plus finir... On a beau avoir des domestiques et un mari; mais, des domestiques et un mari ne s'entendent jamais à une installation comme la maîtresse d'une maison, quand cette maison, surtout, est un peu conséquente.

LA MARQUISE *à part.*

Conséquente!..

DUGORGET *bas à sa femme.*

Considérable...

Mme DUGORGET *bas à son mari.*

Je veux dire conséquente, moi!.. (*haut.*) Je dis considérable, parce que lorsqu'on a trente bonnes mille livres de rente...

DUGORGET *bas à sa femme.*

Vingt-cinq...

Mme DUGORGET *bas.*

Trente! (*Haut.*) trente bonnes mille livres de rente, tant au soleil qu'en portefeuille. On doit s'en faire honneur... dans notre rang, surtout. Il nous a donc fallu, à la campagne comme à la ville, monter les choses sur un certain pied: voici, Mesdames, ce qui m'a fait vous dire que nous étions voisins depuis peu... J'ai dit aussi depuis beaucoup... et je m'explique: tous ces tracas d'installation contrariaient le vif désir que j'avais de cultiver votre connaissance, et le temps m'a paru d'un long insupportable: aussi n'avons-nous pas voulu, moi et M. Dugorget...

DUGORGET *à part.*

Moi!.. que le diable m'emporte...

Mme DUGORGET *après avoir jeté un coup d'œil significatif sur son mari.*

N'avons-nous pas voulu attendre, pour vous présenter nos civilités, que la calèche, que le carrossier des princes nous a fournie, ces jours derniers, fût arrivée de Paris. Nous sommes venus en char-à-bancs.

LOUISE.

Et moi, qui avais pris cela pour une tapissière!

Mme DUGORGET.

Tapissière!

DUGORGET.

C'en est... c'en était une, en effet, et moyennant quelques petits rideaux de toile peinte...

Mme DUGORGET.

Vous ne savez ce que vous dites... c'est du Damas.

DUGORGET *à mi-voix.*

Je veux bien.

LA MARQUISE *à part.*

Que me veut donc ce monde-là? (*haut.*) Me direz-vous, Madame, à quoi je pourrais vous être utile?

Mme DUGORGET.

Voici le fait en deux mots...

DUGORGET *à part.*

Deux mots!..

Mme DUGORGET *à son mari.*

Quoi?..

DUGORGET.

Rien.

Mme DUGORGET *à la Marquise.*

Voici, Madame: vous êtes une dame de l'ancienne cour... et je devrais en être une de la nouvelle.

LA MARQUISE.

Ah! c'est possible, cela, par exemple!

Mme DUGORGET.

Il paraîtrait que non, pourtant, madame la Marquise.

LE MARQUIS.

Vous m'étonnez, Madame.

Mme DUGORGET.

Je vous étonne, M. le Marquis; je le crois bien, j'en ai étonné bien d'autres; j'en suis tout stupéfaite, moi qui vous parle, et M. Dugorget aussi, qui a l'air de ne rien dire.

DUGORGET.

Au contraire...

Mme DUGORGET.

Chut!.. Quelle mesure immorale!...

DUGORGET *à part.*

Voilà pourtant comme elle serait au château!

Mme DUGORGET.

Oui, immorale, très-immorale. Comment! M. Dugorget ira à la cour sans moi, moi, sa légitime épouse par devant Dieu et les hommes; moi qui ne le quitte même pas des yeux, quand il défile à la tête de sa compagnie, ou qu'il s'acquitte de ses fonctions de magistrat au conseil de discipline de sa légion!.. C'était bien assez, peut-être trop, de le laisser monter sa garde seul... On conçoit encore bien que les femmes ne montent pas la garde avec leurs maris; mais qui essaiera jamais de me persuader que je ne puisse suivre M. Dugorget aux bals, aux concerts?.. Est-ce que ce n'est pas là le poste naturel des femmes? est-ce que la loi ne dit pas formellement que la femme suivra la condition de son mari?.. Eh bien! si mon mari, après les événemens, est devenu homme de cour, ne suis-je pas, de droit, devenue dame de cour?.. Qu'est-ce qui me manque pour cela? sont-ce des diamans? j'en ai de beaux et de véritables...

DUGORGET *à part.*

Et de fort chers.

Mme DUGORGET.

Est-ce la parole?

TOUS, *excepté Dugorget, qui regarde le Marquis et le Baron.*

Non, non...

Mme DUGORGET.

Eh bien! quoi?.. qu'est-ce?.. qu'on me le dise, au moins; alors je répondrai.

DUGORGET *à part.*

Ah!.. pour répondre...

Mme DUGORGET *bas à son mari.*

Ne faites donc pas de grimaces comme cela, et soutenez-moi.. (*haut.*) Est-ce l'esprit, par hasard?

DUGORGET.

Ah! pour l'esprit, ma femme...

Mme DUGORGET.

J'en ai bien autant que beaucoup d'autres qu'on y voit faire florès, et qui ne sont pas des aigles pour cela. M. Dugorget lui-même, tout chef qu'il est, n'est pas un phénix... Pourtant on l'annonce, lui!.. on l'inscrit en toutes lettres!.. et moi, qui, sans me vanter, ai toujours passé pour une femme au moins fort agréable en société, on m'exclut... Ah! quand j'y pense, que j'en parle surtout, je sens le rouge me monter au

visage, et il ne tient plus à rien que je ne me range du côté de l'opposition... M. Dugorget aussi. Oh! si j'en disais seulement deux mots à la compagnie... n'est-il pas vrai, mon ami?

DUGORGET.

Oui, bonne amie... mais je crois qu'il serait mieux de ne pas lui parler de cela.

LE MARQUIS.

Ce ne serait peut-être pas trop mal pourtant.

DUGORGET.

Allons donc, M. le Marquis... Vous avez sans doute beaucoup d'esprit, mais veuillez le garder pour une meilleure occasion.

LE MARQUIS *à part, riant.*

Ah!.. ah!.. Diable! observons-nous.

DUGORGET *à part.*

Je pèse au moins quinze marquis comme celui-là. . et il me raillerait... ah!...

LE DOMESTIQUE *annonçant.*

M. le baron de Verteuil.

(*Il sort.*)

SCENE V.

LA BARONNE, LOUISE, EUGÈNE, LA MARQUISE, M. DE VERTEUIL, LE MARQUIS, LE BARON, Mme DUGORGET, DUGORGET.

EUGÈNE.

Ah! mon oncle!

DE VERTEUIL *entrant.*

Mesdames, agréez mes hommages.

LA MARQUISE.

Soyez le bien venu, Monsieur.

EUGÈNE.

Bonjour, mon oncle... avez-vous fait un bon voyage?

DE VERTEUIL.

Très bon, mon ami, merci. (*à la marquise.*) Madame, veuillez me présenter à votre famille.

LA MARQUISE *présentant les siens.*

Mon mari... le baron de Ferville, notre beau-frère... la baronne, ma sœur, et notre jeune cousine germaine, mademoiselle de Riberville.

DE VERTEUIL *à part.*

Charmante !

LA BARONNE.

Vous avez dû, Monsieur, trouver les chemins de traverse bien mauvais.

DE VERTEUIL.

Mais non, pas trop, Madame.

Mme DUGORGET.

Monsieur ne vient donc pas de Bernay ?

DE VERTEUIL.

Au contraire, Madame, j'en viens.

Mme DUGORGET *doucereuse.*

Monsieur n'est pas le sous-préfet ?

DE VERTEUIL.

Dieu merci ! non, Madame.

Mme DUGORGET *à part.*

Comment ! il n'est pas sous-préfet, et il trouve les chemins bons... Ah ! bien, par exemple !

DE VERTEUIL *à part.*

Quelle est donc cette dame là ?

DUGORGET *à part.*

Je meurs de faim... (*bas à sa femme.*) On ne déjeûne donc pas ici ?

Mme DUGORGET *bas à son mari.*

Laissez-moi faire... (*haut au Marquis.*) Nous vous demanderons, M. le Marquis, la permission d'admirer votre propriété... elle est royale tout-à-fait.

LE MARQUIS.

Patrimoniale, du moins.

DUGORGET *à part.*

Un peu de bien d'église... mais il n'y a pas grand mal à ça.

LE MARQUIS.

Si vous le désirez, nous ferons le tour du parc et laisserons madame de Mont-Ricard donner des ordres pour le déjeûner.

DUGORGET *à part.*

Dieu soit béni !.. (*haut.*) Château magnifique !

LE MARQUIS.

Oh! oh! bien ancien.

Mme DUGORGET *croyant lui être agréable.*

Mais pas déjà tant.

DUGORGET *bas à sa femme.*

Chut!

LE MARQUIS *avec hauteur.*

De 1351, Madame. (*se tournant vers M. de Verteuil.*) M. de Verteuil veut-il être des nôtres?

DE VERTEUIL.

Je vous demanderai, Monsieur, la permission de rester ici quelques instans avec mon neveu... j'ai quelque chose à lui dire. Veuillez nous excuser, nous irons ensuite vous rejoindre.

LOUISE *à part.*

Quel dommage!

LE MARQUIS *à Verteuil.*

Très bien!.. très bien!.. Allons.

Air du Siège de Corinthe.

Venez voir nos donjons antiques,
Notre chapelle et ses vitraux,
Enfin tous ces débris gothiques
Qui datent des tems féodaux!..

M. *et* Mme DUGORGET.

ENSEMBLE.

Allons voir leurs donjons antiques,
Voir leur chapelle, etc.

DE VERTEUIL *et* EUGÈNE.

Allez voir leurs donjons antiques,
Etc., etc.

TOUS LES AUTRES.

Venez voir nos donjons antiques,
Notre chapelle, etc.

(*Ils sortent, excepté Verteuil et Eugène.*)

SCÈNE VI.

EUGÈNE, M. DE VERTEUIL.

DE VERTEUIL.

Qu'ai-je appris, mon neveu? que, pendant ton congé de semestre, tu avais donné ta démission?

EUGÈNE.

Oui, mon oncle.

DE VERTEUIL.

Et, qui a pu te porter à une pareille extravagance?

EUGÈNE.

L'ultimatum de la famille dans laquelle je vais entrer de votre consentement.

DE VERTEUIL.

De mon consentement, soit; mais te l'ai-je donné pour sortir de l'armée? me l'as-tu demandé, seulement?.. L'ultimatum, dis-tu? Oh! mon Dieu! à quoi t'a servi d'aller dans le monde, pour le juger si mal?.. Tu n'as donc pas d'yeux, d'oreilles?.... Tous ces braves gens-là... tes futurs parens, qui te font donner ta démission, tu les crois bien résolus à toujours bouder, n'est-ce pas? Eh bien! moi, je ne leur donne pas huit jours, la moitié, pour aller gratter doucement à la porte du château.

Air de Préville et Taconnet.

L'homme de cour et le chat, son Sosie,
Boudent parfois, pour viser à l'effet;
Mais quand le chat sent la table servie,
Il fait gros dos, pour être du banquet. (*bis.*)
Le courtisan, quand l'heure au château sonne,
Sait faire aussi la patte de velours; (*bis.*)
Il va flatter la bonne main qui donne :
Le morceau tombe, et lui revient toujours. (*bis.*)

Bien mieux; écoute : à l'exception de la jolie enfant que tu vas épouser, aucun d'eux ne voudrait plus de toi, si tu ne retournais aux Tuileries avec ton épaulette...

EUGÈNE.

Ah! mon oncle!..

DE VERTEUIL.

J'ai pris des informations... sûres; je les connaissais, avant de les avoir vus... Ils iront, te dis-je...

EUGÈNE.

Qui les y fera aller?..

DE VERTEUIL.

Moi!

EUGÈNE.

Vous! Eh! vous n'y allez pas.

DE VERTEUIL.

Non, c'est vrai, je n'y suis jamais allé... pas plus chez les autres que chez ceux-ci au moins... A seize ans, sous-lieutenant, j'ai été assez sot, tu le sais, pour vouloir aller faire la belle jambe à Coblentz ; ce qui m'a, de mon pied mignon, conduit de ville en ville jusqu' à Pétersbourg, où j'ai troqué mon brillant juste-au-corps, contre une lourde casaque de dragon. Depuis, sous tous les gouvernemens qui se sont succédés, j'ai juré de ne vouloir rien être, et de ne jamais me montrer au château... Quant à mes opinions, elles ont beaucoup varié... L'expérience est un thermomètre, qui les a fait monter et descendre, les miennes ont donc monté et descendu ; mais j'ai eu le bon esprit de cacher mon thermomètre ; j'en ai tant vu de complaisans, que je me suis méfié du mien. J'ai donc pensé tout bas... Dans le monde, je passe pour un athée politique ! au moins, pour un indifférent... Dieu sait pourtant si cela est vrai... Mais ma religion, à moi, maintenant, c'est la France, que je vois comme quelques-uns voient la divinité qu'ils adorent, sans pape ni prophète...

AIR : *Vaudeville de Préville et Taconnet.*

J'abandonnai, dans des temps orageux,
Le sol natal, au lieu de le défendre ;
Après la paix, mes frères généreux
M'ont pardonné mes torts, m'ont bien voulu reprendre.
Mais, par instans, le remords me poursuit ;
Oh ! comme alors je voudrais être athée !
Car, au mot *France*, une voix là me dit :
C'était ta mère, ingrat ! tu l'as quittée !..

Mais toi, c'est différent, tu n'as pas quitté le pays... Les événemens ont commandé, soldat, tu as obéi... Par le flanc droit, par le flanc gauche, voilà toute ton affaire, et tu viens sottement de la compromettre ; pour qui ? pour des gens qui, en politique, ne savent pas ce que c'est qu'une conscience... Ah ! s'il y avait eu de cela, encore !.. mais, qu'est-ce que leur conscience et la tienne ? de l'ambition et une amourette. Vous êtes, en vérité, tous tant que vous êtes, des hommes de parti bien intéressans !.. Enfin, j'arrive à temps, et tout s'arrangera, j'espère.

EUGÈNE.

Comment ?

DE VERTEUIL.

Dans une heure, tu partiras pour Paris.

EUGÈNE.

Et Louise ?

DE VERTEUIL.

Elle et toute sa famille partiront aussi.

EUGÈNE.

Et mon mariage ?

DE VERTEUIL.

Se fera à Paris. Le ministre de la guerre y assistera.

EUGÈNE.

Mais ma démission...

DE VERTEUIL.

Que rien ne t'inquiète, j'ai des amis.

EUGÈNE.

Où cela, mon oncle ?

DE VERTEUIL.

Partout. Je n'ai besoin de rien, ne veux rien : alors les amis ne me manquent pas.

EUGÈNE.

Le Marquis, retourner à la cour ! lui, l'ancien régime incarné !

DE VERTEUIL.

Raison de plus ! S'il n'y allait pas, son médecin le lui ordonnerait, sous peine d'en tomber malade, d'en mourir peut-être. La cour, c'est comme l'air du midi pour les poitrines délicates.

EUGÈNE.

Mais le Baron, homme d'opposition...

DE VERTEUIL.

Homme de tout. Espèce de Prothée, aboyant d'abord sous tous les gouvernemens : c'est une place qu'il lui faut ; on la lui jette, il est à genoux ! La place, c'est le gros sou du passant au singe, pour sa grimace.

EUGÈNE.

Mais enfin, leurs femmes ?...

DE VERTEUIL.

Leurs femmes ! ce sont-elles, il est vrai, qui, dans le principe, ont monté la tête à leurs maris, parce que les femmes se pas-

sionnent toujours pour les idées extraordinaires; mais il y a une fin à tout, et Bernay porte peu à l'exaltation; ces dames y meurent d'ennui, et n'ont plus, pour se distraire, que leur Carrousel et leurs Champs-Élysées en perspective. Elles font bien encore par-ci, par-là, pour la forme, quelques déclamations; mais c'est juste au moment qu'une femme veut céder, qu'elle crie le plus fort... (*on entend quelque bruit à l'extérieur. M. de Verteuil va à la fenêtre.*) Attends! attends!.... Oui, le courrier vient d'arriver (*revenant en scène.*), et le château est déjà en pleine révolution.

EUGÈNE *à Verteuil.*

Que voulez-vous dire?

LOUISE *du dehors.*

Ah! quel bonheur!..

DE VERTEUIL.

On vient te l'expliquer... Tais-toi, écoute, et profite.

SCENE VII.

EUGÈNE, LOUISE, M. DE VERTEUIL.

LOUISE *tout essoufflée.*

Quel bonheur! mon oncle de Riberville est nommé ministre.

DE VERTEUIL.

Toute votre famille, Mademoiselle, ne doit pas être joyeuse comme vous.

LOUISE.

C'est au premier mouvement qu'il faut juger son monde, et le premier mouvement m'a semblé... fort ministériel. Le départ est voté en dedans, j'en suis sûre... et à l'unanimité.

SCÈNE VIII.

EUGÈNE, LOUISE, LA MARQUISE, M. DE VERTEUIL.

LA MARQUISE *entrant précipitamment, à Verteuil.*

Monsieur!.. (*puis à Louise.*) Louise, va tenir compagnie à M. et madame Dugorget. Excuse-nous près d'eux, et ne les ramène que dans un quart-d'heure.

LOUISE *à part.*

Que c'est humiliant d'être traitée toujours comme un enfant !

(*Elle sort.*)

LA MARQUISE *vivement à Verteuil.*

Vous arrivez de Paris, Monsieur; est-il vrai que M. de Riberville soit ministre ?

SCENE IX.

EUGÈNE, LE MARQUIS, LA MARQUISE, M. DE VERTEUIL, LA BARONNE LE BARON.

DE VERTEUIL.

Mademoiselle de Riberville vient de me l'apprendre.

LA BARONNE.

Comment! vous quittez Paris, et vous ne saviez pas?..

DE VERTEUIL.

Mon Dieu! non, Madame. J'ai, depuis mon départ, passé quarante-huit heures dans les environs d'Evreux, chez un de mes vieux et bons amis, qui ne reçoit pas même le journal de son département.

LA MARQUISE *à la Baronne.*

Eugénie, crois-tu qu'il accepte ?

LA BARONNE.

Hé! hé!..

LE BARON.

Au fait, je ne vois pas trop pourquoi M. de Riberville refuserait.

DE VERTEUIL.

Moi, qui ai l'honneur de le connaître... un peu, je crois qu'il acceptera.

LA MARQUISE.

Je lui en fais mon bien sincère compliment.

DE VERTEUIL.

Si vous alliez le lui adresser vous-même, Madame, je crois qu'il serait sensible à cette marque d'affection.

LA MARQUISE.

Je l'aime beaucoup, mais cela ne va pas jusques-là.

LE MARQUIS *bas à la Marquise.*

Prenez garde, vous, d'aller trop loin.

LA MARQUISE *à part.*

Il a envie de partir.

LA BARONNE.

La démarche conseillée par M. de Verteuil n'engagerait à rien, ce me semble du moins; cependant, je suis bien loin de... au contraire... mais enfin... Qu'en pensez-vous, Marquis?

LE MARQUIS.

La parole d'un homme est grave, et ceci exige réflexion. Je crois pourtant que nous devons protester, par notre éloignement, contre l'acceptation du portefeuille...

DE VERTEUIL *à part.*

Parlerait-il sérieusement?

LE MARQUIS.

Mais, j'y pense... qu'est-ce qu'une protestation lointaine?

DE VERTEUIL *souriant, à part.*

Allons donc!

LE MARQUIS *continuant.*

C'est une protestation sans énergie, comme sans effet. C'est devant le ministre...

DE VERTEUIL.

Oui, devant le ministre!.. (*à part*) ou derrière... J'avais oublié qu'il était Normand.

LA BARONNE.

Allons protester dans le monde, soit; mais gardons-nous bien de confondre le ministre avec le parent. Il y a pour nous, à dater de ce jour, deux personnes bien distinctes dans M. de Riberville : nous n'en verrons qu'une, mais il faut absolument que nous la voyions.

LA MARQUISE.

Eh! sans doute!.. n'avons-nous pas des devoirs sacrés à remplir? Notre oncle est vieux, presque infirme; laisserons-nous à des mains mercenaires le soin d'une santé si chère?

DE VERTEUIL *à part, ironiquement.*

Excellent petit cœur de femme!

LA MARQUISE.

Puis, du timon des affaires peut-il descendre aux détails de sa maison? Qui la dirigera? des domestiques qui feront

main-basse sur tout. Ah! notre devoir nous appelle à Paris, ou bien, il n'y a plus de vertu, de dévouement; plus rien qu'égoïsme et ingratitude. A Paris ! à Paris ! Et en route dans une heure.

LE MARQUIS.

Une heure! Mais...

DE VERTEUIL.

Le devoir! Marquis, le devoir!

LA MARQUISE.

Oh ! mon Dieu! une des roues de ma voiture s'est cassée hier! Maudits chemins !..

LE MARQUIS *à part.*

Et point de charron dans le village!

LA BARONNE *au baron.*

Et la nôtre, qu'à toute force vous avez voulu renvoyer à Paris!

SCENE X.

EUGÈNE, LOUISE, LE MARQUIS, LA MARQUISE, M. DE VERTEUIL, LA BARONNE, LE BARON, Mme DUGORGET ET DUGORGET.

DE VERTEUIL *à part*

Ils ne tiennent plus sur leurs pieds. (*haut.*) A qui donc cette grande guimbarde?..

Mme DUGORGET *à part, fort piquée.*

Guimbarde!

LOUISE *à part, souriant.*

Guimbarde!

DE VERTEUIL *continuant.*

Que j'ai aperçue dans la cour d'honneur, et qu'est-ce que ces braves gens que j'ai vus en entrant ici?

LOUISE *tousse. On se retourne.*

Hum!.. hum!..

Mme DUGORGET *s'avançant sur M. de Verteuil.*

Ces braves gens sont capitaines de la garde nationale...

DE VERTEUIL.

Oh!

Mme DUGORGET.

De Paris, Monsieur!

DE VERTEUIL.

Doublement enchanté, Madame, de faire votre connais-

sance; (*bas à la Marquise.*) Hé bien! voilà votre affaire, mais n'allez pas parler de protestation, au moins; vous n'auriez pas la voiture.

Mme DUGORGET *tenant un journal.*

Qu'ai-je appris, madame la Marquise? Vous êtes les neveux et nièces de M. de Riberville?

DE VERTEUIL *à la Baronne.*

Répondez donc... (*haut à madame Dugorget.*) Comment, vous ne voyez pas cela à la joie... au plaisir... au... (*bas à la Marquise.*) Allons donc!

Mme DUGORGET.

Si fait, Monsieur... si fait... mais...

DE VERTEUIL *à madame Dugorget.*

Il est vrai que, d'un autre côté, nous éprouvons une assez vive contrariété.

Mme DUGORGET.

Laquelle donc?

DE VERTEUIL.

La voiture de madame la Marquise s'est cassée hier.

Mme DUGORGET.

Ah!

DE VERTEUIL.

Et celle de madame la Baronne est à Paris...

Mme DUGORGET.

Oh!

DE VERTEUIL.

Mon Dieu, oui!.. Je disais donc à ces Dames, pour les consoler, que vous leur prêteriez volontiers la vôtre.

Mme DUGORGET.

Et nous donc! Lisez, Monsieur.

(*Elle lui donne le journal.*)

DE VERTEUIL *lisant.*

« Demain, grande revue de la garde nationale, et bal, le » soir, à la cour. » Hé bien?

Mme DUGORGET.

Hé bien! et la revue donc! Ne faut-il pas que nous y soyons? et le soir, qui vous dit qu'au château, las de me faire attendre, on n'aura pas enfin pensé à moi pour le bal?

DE VERTEUIL.

Vous avez donc grande envie d'aller aux Tuileries, Madame?

DUGORGET.

Pas la moindre, Monsieur.

DE VERTEUIL.

À la bonne heure! car j'allais dire : M. votre mari étant ce qu'il est...

Mme DUGORGET.

Il ne peut pas, mon mari, Monsieur, il ne peut pas! mais, moi, je veux... il me faut absolument les prérogatives de mon grade... je donnerais plutôt sa démission!

DE VERTEUIL.

Calmez-vous : tout s'arrange dans ce meilleur des mondes. Partagez votre voiture...

DUGORGET.

Notre guimbarde?

Mme DUGORGET *à son mari.*

Paix! (*désignant Verteuil.*) Monsieur n'a pas dit un mot de cela. (*à Verteuil.*) Partagez votre voiture, disiez-vous!..

DE VERTEUIL.

Avec la famille de madame la Marquise... Ces dames vous feront aller au château... N'est-il pas vrai, Mesdames? (*bas à la Marquise.*) Deux petits mots seulement.

DUGORGET *à part.*

Au diable l'officieux!

LA MARQUISE *à madame Dugorget.*

En toute occasion, nous nous ferons un véritable plaisir d'être agréables à notre belle et chère voisine.

Mme DUGORGET *à part.*

Sa belle et chère voisine! (*haut.*) C'est conclu! j'irai au château... Dugorget, j'irai.

DUGORGET.

J'entends bien.

LOUISE *à part.*

Et moi aussi, j'entends bien. Quel bonheur! je danserai.

LE DOMESTIQUE *annonçant.*

Madame la Marquise est servie.

DUGORGET *à part.*

Ouf!

DE VERTEUIL *bas à la Marquise, lui indiquant qu'il faut que Dugorget lui donne le bras.*

Une simple politesse à qui vous oblige.

LA MARQUISE *bas.*

Quoi ! vous voudriez... (*au Marquis.*) M. de Mont-Ricard, offrez votre bras à madame Dugorget. (*à Dugorget.*) Voulez-vous me donner le vôtre, Monsieur !

CHOEUR.

Air des Chapeaux séditieux.

A table ! A table ! et puis partons !
Car, c'est un cas de conscience.
Faisons donc prompte diligence ;
Du zèle, et nous réussirons.

(*Le Marquis donne le bras à madame Dugorget, Dugorget le sien à la Marquise; Eugène s'avance vers Louise. Le chœur se répète.* *)

SCENE XI.

EUGÈNE, M. DE VERTEUIL ET LOUISE *à l'écart.*

DE VERTEUIL *à Eugène le retenant.*

Eh bien ! qu'en dis-tu ?

LOUISE *désignant Eugène, dit à part.*

Il cause, au lieu de m'offrir son bras ; c'est bien mal !

(*Elle sort.*)

SCENE XII.

EUGÈNE, M. DE VERTEUIL.

EUGÈNE *contrarié.*

Je dis... je dis qu'ils vont protester.

DE VERTEUIL.

Grimaces ! mais, je les attends à celle qu'ils feront demain, quand ils apprendront que M. de Riberville a déjà disparu du conseil, comme un météore du firmament, et que le météore sera allé, cette nuit, se baigner dans les eaux du Mont-d'Or.

EUGÈNE.

Comment ?

* *Ordre de sortie.* Le Marquis et madame Dugorget ; le Baron et la Marquise ; Dugorget et la Marquise.

DE VERTEUIL.

Offre donc ton bras à ta prétendue.

EUGÈNE *regardant.*

Elle est partie !

DE VERTEUIL *emmenant Eugène.*

Partie !.. hé bien ! prends le mien. Protester, dis-tu ! tiens ! vois là-bas les Marquis, les Barons, bras dessus, bras dessous, avec la garde nationale... de Paris !

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte deuxième.

Un salon. A droite, l'appartement du Marquis : à gauche, celui du Baron. Dans le fond, à gauche, une fenêtre, sur la cour de l'hôtel ; dans le fond, à droite, une porte-fenêtre, celle de l'appartement de Louise.

SCÈNE PREMIERE.

EUGÈNE *à un domestique.*

C'est bien : j'attendrai ; je vous remercie. (*le domestique sort.*) Me voici donc à Paris, dans l'hôtel de la famille de ma prétendue. Peut-être serai-je plus heureux ici qu'à la campagne, et pourrai-je échanger quelques paroles avec la charmante Louise. Maintenant que M. de Riberville a refusé le porte-feuille et est parti pour le Mont-d'Or, on va sans doute s'occuper de notre mariage.

SCENE II.

LOUISE *tenant une poignée de fleurs et poussant une exclamation de surprise*, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Oh! les belles fleurs, Mademoiselle !

LOUISE.

Chut! chut! c'est un grand secret; mais tenez, j'ai bonne envie de vous le confier : ces fleurs sont pour mon oncle.

EUGÈNE.

M. de Riberville ?

LOUISE.

Oui : ceci vous étonne. Il n'a pas quitté Paris... mais vous ne le direz à personne; vous n'en parlerez même pas à M. votre oncle... c'est lui qui mène le complot.

EUGÈNE.

Je vous le jure, Mademoiselle.

LOUISE.

Ecoutez : pendant que mes cousines et leurs maris, bien désappointés, je vous l'assure, couraient la ville et les nouvelles, j'étais descendue au jardin ; (vous savez qu'il sépare notre hôtel de celui de M. de Riberville.) J'admirais une corbeille de fleurs, près d'un pavillon que mon oncle aime de prédilection, lorsqu'une voix bien connue, bien chère, m'a frappée ; je me suis approchée doucement, j'ai prêté l'oreille... N'allez pas me trahir au moins... c'était lui, mon oncle, qui causait avec le vôtre. Là, j'ai appris que M. de Riberville avait été ministre pendant deux heures ; que ne pouvant s'entendre avec ses collègues, il avait donné sa démission, puis, fait répandre le bruit de son départ pour les eaux du Mont-d'Or ; enfin que tout le ministère avait été dissous ce matin, à l'exception d'un seul ministre, ami intime de mon oncle, qui a contresigné les ordonnances de... de... aidez-moi donc, Monsieur.

EUGÈNE.

De dissolution.

LOUISE.

Précisément... et de...

EUGÈNE.

Réorganisation.

LOUISE.

Oui, oui ; c'est cela... c'est cela !.. enfin, à l'heure qu'il est, nous devons être président du conseil.

EUGÈNE.

Président du conseil !

LOUISE.

Comme vous dites cela singulièrement !

EUGÈNE.

C'est que je crains...

LOUISE.

AIR : *Partie et Revanche.*

Ah ! je vois, vous craignez peut-être
Que nous ne soyons fascinés ;
Monsieur, sachez mieux nous connaître,
Sans juger, vous nous condamnez.
Avant nous, maint et maint confrère
N'ont oublié que leurs amis...
Mais nous voulons, nous, au contraire,
N'oublier que nos ennemis.

Avant huit jours, vous serez de la famille.

EUGÈNE *avec joie.*

Huit jours!

LOUISE.

Officiel : c'est le ministre qui l'a dit.

EUGÈNE.

Mais pourquoi ce départ simulé pour le Mont-d'Or?

LOUISE.

Ah! je l'ai su, mais il s'agissait de politique, et quand je ne comprends pas, je n'ai jamais de mémoire... M. Eugène, quand je serai madame de Verteuil, vous me menerez au château, n'est-ce pas? Oh! que je serai heureuse! car, je vous avoue en confidence que j'aime beaucoup à danser... Monsieur, connaissez-vous quelque bonne boudeuse convertie, pour faire la quatrième avec mes deux cousines et moi?.. que cela me divertirait!

EUGÈNE.

Nous trouverons aisément cela dans notre faubourg.

LOUISE.

Hé bien, j'y compte... Notre oncle voulait nous voir tout de suite, nous embrasser; M. de Verteuil l'en a empêché : Attendez quelques heures, lui a-t-il dit, elles peuvent amener un incident qui corrige nos boudeurs; alors mon oncle a ri, et l'a nommé, par intérim, ministre plénipotentiaire *de son intérieur.* Là-dessus, M. de Verteuil a pris congé, et moi, je me suis sauvée... On vient, adieu, soyez discret.

(*Elle sort par le fond, à droite.*)

SCENE III.

EUGÈNE, M. DE VERTEUIL.

DE VERTEUIL.

Tu m'attendais, n'est-ce pas, mon ami?

EUGÈNE.

Sans impatience aucune, je vous le jure, mon oncle.

DE VERTEUIL.

Hé bien! que t'avais-je annoncé hier?

EUGÈNE *à part.*

Du mystère! soit .. (*haut.*) Oui, mon oncle... Dit-on pour quelle maladie M. de Riberville est allé au Mont-d'Or?

DE VERTEUIL.

Non : on dit pour raison de santé... Il paraît que les eaux thermales, en pareil cas, sont souveraines ; car il n'est pas de personnage un peu important qui, s'il perd sa place en été, ne se fasse buveur d'eau, aussitôt après le coup fatal reçu. Cela ne rend pas la place qu'on perd, ni la santé qu'on finit de perdre avec elle, car l'une soutenait l'autre ; mais du moins, cela sauve des doléances des uns, des sarcasmes des autres, et de l'ingratitude de tous... A propos, ils sont tout sens-dessus dessous dans la famille, et bien désolés de n'être plus en position de protester ; car à peine descendus de voiture, au point du jour, et n'étant point encore informés de ce qui se passait, le Marquis et le Baron avaient, à l'insu l'un de l'autre, envoyé commander chacun un habit de cour, nouveau modèle.

EUGÈNE.

Pas possible ! (*entrée du Marquis, du Baron et de leurs femmes.*) Les voilà !..

DE VERTEUIL.

N'aie donc pas peur !

SCENE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, LA MARQUISE, LA BARONNE. M. DE VERTEUIL, EUGÈNE.

DE VERTEUIL *remontant la scène.*

Que je suis désolé, Mesdames, de ma station aux environs d'Évreux ! J'aurais emporté de Paris les nouvelles du jour, et vous aurais évité tous les désagrémens du voyage.

LA MARQUISE.

N'allez pas croire, au moins, Monsieur, que, dans aucun cas, nous eussions, mon mari et moi, mis les pieds au château.

LA BARONNE.

Nous non plus, Monsieur, jamais, oh jamais !

DE VERTEUIL.

Qui ? moi, croire cela !.. J'en suis à mille lieues ! demandez à mon neveu... Eugène...

EUGÈNE.

Mon oncle...

DE VERTEUIL.

Ne te disais-je pas à l'instant même ?..

EUGÈNE *l'interrompant.*

Toute sorte de bien de vous, Mesdames... et de ces Messieurs... (*à part.*) Dans quel embarras il me met!

DE VERTEUIL.

Ah! j'ai dit tout ce que je pensais.

LA MARQUISE.

Nous vous en remercions.

DE VERTEUIL *à part.*

Hé bien! il n'y a pas de quoi. (*haut à la Marquise.*) Mille fois trop bonne...

SCENE V.

LE BARON, LE MARQUIS, LOUISE, LA MARQUISE, LA BARONNE, M. DE VERTEUIL, EUGÈNE.

LOUISE.

Eh bien! mes cousines, quand allez-vous à la cour?

DE VERTEUIL *à part.*

Bon!

LA MARQUISE.

Qui a parlé d'aller à la cour? (*bas à Louise.*) Vous ne savez donc rien?

LOUISE *bas à la Marquise.*

Est-ce que je sais jamais quelque chose, moi?

LE DOMESTIQUE *annonçant.*

Madame Dugorget. (*Il sort.*)

SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LOUISE, LA MARQUISE, Mme DUGORGET, LA BARONNE, M. DE VERTEUIL, EUGÈNE.

Mme DUGORGET.

Qu'ai-je appris? Comment! un changement de ministère! Pourquoi cela?.. grand Dieu!.. J'étais si heureuse, si ravie! Mais, c'est toujours fort bon signe : cela prouve qu'on avait pensé à M. votre oncle, et je gage que, s'il ne fût pas parti si précipitamment pour les eaux, il aurait fini par s'entendre avec ses collègues. Dans ces cas-là, voyez-vous, on se prête un peu; si l'on est sourd d'une oreille, on écoute de l'autre, et l'on finit toujours par attraper quelque chose.

LA MARQUISE.

Madame...

Mme DUGORGET.

Allez, allez, Madame, c'est fort peu raisonnable à M. votre oncle... pour un homme d'esprit! Eh! bon Dieu! s'il voulait se baigner, le digne homme! Tivoli n'est-il pas toujours dans la rue Saint-Lazare?

LA MARQUISE.

En vérité, Madame...

Mme DUGORGET.

Non, non... c'est que c'est un trésor qu'un porte-feuille dans une maison! Mais puisque la cour a les yeux sur votre famille, c'est à vous maintenant d'y mettre du vôtre... beaucoup du vôtre... D'abord, il faut vous montrer au château, et tout de suite; y porter un visage riant, content... comme pendant toute la route enfin. C'est là que vos figures étaient épanouies... il n'y avait plus trace d'opposition... C'était d'un radieux, d'un plein d'espérances; il y régnait un air de bonheur, qui fesait à la fois envie et plaisir à voir!.. Quand vous faites-vous présenter?

LA MARQUISE.

Jamais.

Mme DUGORGET.

Comment jamais! Vous m'aviez cependant...

LA MARQUISE.

Jamais, vous dis-je, Madame.

Mme DUGORGET.

Alors, madame la Baronne...

LA BARONNE.

Il est bien question de cela.

Mme DUGORGET.

De quoi donc, s'il vous plaît? M'avez-vous parlé d'autre chose, depuis Bernay jusqu'ici?

LA MARQUISE *à madame Dugorget.*

Il est temps, Madame, que ce badinage finisse.

Mme DUGORGET.

Badinage!

LA MARQUISE.

Tout ce que vous voudrez, Madame; mais pour trancher le mot, cela m'obsède.

Mme DUGORGET.

Vous obsède!.. Et moi donc, madame la Marquise!

LE DOMESTIQUE *entrant, au Marquis, à quelques pas.*

Le tailleur!..

DE VERTEUIL *à part et souriant.*

Hum!..

LE BARON *à part.*

Aïe!

LE MARQUIS *à part.*

Maudit habit, que j'ai oublié de faire décommander!

LA MARQUISE *bas à son mari.*

Eh bien! vous restez là.

LE MARQUIS *au domestique.*

Qu'il attende, j'y vais.

LE BARON *à part.*

Est-ce que lui aussi, par hasard?..

LOUISE.

Un tailleur! C'est, je gage, une surprise que nous a ménagée M. de Mont-Ricard... C'est un habit pour aller au château.

LA MARQUISE *à Louise.*

Louise!

(*Fausse sortie de Louise, qui, rappelée par la Marquise, vient se placer entre madame Dugorget et la Baronne.*)

Mme DUGORGET.

Un habit pour aller au château... Ah! je voudrais bien voir cela, par exemple!

LOUISE *à part.*

Puisque mon oncle est premier ministre, pourquoi pas?... (*elle se sauve en appelant.*) M. le tailleur! M. le tailleur!

LA BARONNE *tout effrayée.*

Louise! Louise!

LA MARQUISE *à part.*

C'est étonnant comme la Baronne...

(*Le tailleur entre, le domestique le suit, et reste dans le fond.*)

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS, LA MARQUISE, LA BARONNE, Mme DUGORGET, LOUISE, LE TAILLEUR, M. DEVERTEUIL, EUGÈNE.

LOUISE.

Entrez, entrez, Monsieur, et faites-moi le plaisir de détacher le foulard qui sert d'enveloppe à cet habit.

LE TAILLEUR.

Comme il plaira à Mademoiselle, mais je lui ferai observer que l'ouvrage est un peu broché; on me l'a commandé, ce matin, à cinq heures.

LOUISE.

C'est égal, voyons... (*Le tailleur montre un habit de cour.*) là!. J'ai deviné... Ah! je savais bien que depuis long-temps mon cousin le Marquis était plus des nôtres qu'il ne voulait le paraître.

Mme DUGORGET *regardant l'habit.*

Que vois-je? Nous avoir trompés de la sorte! C'est une indignité!

LE TAILLEUR *prenant cela pour soi.*

Comment! trompés, Madame! Drap magnifique!

DE VERTEUIL *à part.*

Ce que c'est pourtant que l'habitude! Il prend cela pour lui, le tailleur!

Mme DUGORGET.

C'est affreux!

(*Le Marquis va se placer entre madame Dugorget et le tailleur. Louise va prendre la place qu'occupait le Marquis.*)

LE MARQUIS *à madame Dugorget.*

Pour Dieu! Madame, brisons-là, et laissez-moi en finir avec cet homme.

LE TAILLEUR *à part.*

Cet homme!

LE MARQUIS *bas au tailleur.*

Enveloppez-moi cela bien vite, dites tout ce que vous voudrez... mais disparaissez, maladroit et imbécille que vous êtes!

LE TAILLEUR *à part.*

Imbécille!.. (*haut.*) Maladroit que je suis!.. Monsieur, m'a-t-il commandé un habit, oui, ou non?

LE MARQUIS *doucement.*

Un habit de ville.

LE TAILLEUR *de même.*

De cour.

LE MARQUIS *avec hauteur.*

De ville!

LE TAILLEUR *de même.*

De cour!

LE MARQUIS.

Insolent! (*à Louise.*) Et c'est vous, Mademoiselle, qui avez osé me commettre avec cet homme!

LE TAILLEUR.

Cet homme! Voilà deux fois que l'on se permet... Apprenez, Monsieur, que je ne suis pas plus un homme que vous.

DE VERTEUIL *au tailleur.*

Allons, allons, du calme... Vous vous oubliez.

LE TAILLEUR.

Comment, je m'oublie! Quoi! en 1835, traiter de la sorte un citoyen recommandable, un électeur, un négociant!.. l'injurier comme un simple prolétaire!

DE VERTEUIL *à part.*

Encore un aristocrate!

LE TAILLEUR.

A quoi donc servent les révolutions, s'il existe toujours des distinctions entre les gens qui ont de la fortune? Oui, M. le Marquis, tous ceux qui sont riches sont égaux... Voilà votre habit

(*Il le lui pose sur le bras.*)

LE MARQUIS *lui jetant l'habit.*

Allez au diable, vous, vos théories et votre guenille!

LE TAILLEUR.

Ah! guenille...

(*Il lui rejette l'habit qui tombe aux pieds de madame Dugorget, le domestique ramasse l'habit.*)

Mme DUGORGET.

Oh! oh! prenez garde, tailleur... C'est donc un manant que ce grossier là... M. le Marquis, faites-le jeter dehors.

LE TAILLEUR.

Quelle est cette petite Duchesse, qui parle de jeter les gens dehors?

Mme DUGORGET *à part.*

Duchesse!.. au fait, ce n'est pas à moi que ce garçon en avait. (*au tailleur.*) Mon ami...

LE TAILLEUR.

Je ne suis pas l'ami des nobles.

Mme DUGORGET *à part.*

Des nobles!

LE MARQUIS *au tailleur.*

Aurez-vous bientôt fait?

LE TAILLEUR.

Quand j'aurai dit deux mots à M. le Baron.

LE BARON *à part.*

Aïe !

LE TAILLEUR.

M. le Baron veut-il, à son tour, voir son habit?

LE BARON.

Mon... mon habit?

LE MARQUIS *à part.*

Lui, aussi! (*haut.*) Comment, son habit?

LE TAILLEUR.

Tout semblable au vôtre... et voici la culotte... Serviteur.

(*Il jette la culotte à la tête du domestique et sort. Le domestique le suit.*)

SCENE VIII.

LE BARON, LOUISE, LA MARQUISE, LA BARONNE, Mme DUGORGET, LE MARQUIS, M. DE VERTEUIL, EUGÈNE.

Mme DUGORGET.

Comment! est-ce qu'elles sont ressuscitées les culottes?

DE VERTEUIL.

Au château, seulement.

Mme DUGORGET.

Il ne manquerait plus que ce fût aussi à la maison, et que M. Dugorget s'avisât...

DE VERTEUIL.

Ah! Madame! un honnête homme ne reprend jamais ce qu'il a donné.

LOUISE.

C'est délicieux! un habit de cour aussi pour le Baron... Ah! mes chers cousins, décidément vous vous entendiez!

Mme DUGORGET.

Oui, pour vous moquer de moi! mais, foi de femme de capitaine, cela ne se passera pas de la sorte... Vous m'avez promis de me conduire au château, vous m'y conduirez, ou vous direz pourquoi... M. Dugorget viendra chercher la réponse : voilà mon dernier mot. Adieu!

(*Elle s'éloigne, mais voyant entrer tous les domestiques, elle reste et se tient à l'écart.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, LES DOMESTIQUES.

LE MARQUIS.

Que signifie?..

DE VERTEUIL *à part.*

Si vous l'aviez su, Marquis, vous ne vous seriez pas tant pressé de parler.

1er DOMESTIQUE *au Marquis.*

Tous les gens de M. le Marquis demandent la permission de le complimenter : monsieur de Riberville est nommé premier ministre.

TOUS.

Premier ministre!

Mme DUGORGET *à part.*

Premier ministre!.. je reste.

(*Elle va près de la fenêtre.*)

1er DOMESTIQUE *présentant une lettre au Marquis.*

Une ordonnance à cheval vient d'apporter cette lettre à l'adresse de monsieur le Comte... Elle est timbrée de la Maison du Roi.

LE MARQUIS *lisant l'adresse de la lettre.*

« A Monsieur, Monsieur le Comte de Riberville, président du conseil des ministres, en son hôtel! » (*à part.*) En son hôtel! il n'a pas eu l'esprit d'y rester. (*haut.*) Le Journal du Soir.

DE VERTEUIL.

Le Journal du Soir! ah! vous avancez, Marquis, furieusement sur le soleil : il est à peine quatre heures.

Mme DUGORGET *près de la fenêtre.*

Oui, oui... c'est bien vrai... la cour de l'hôtel se remplit de monde... Président du conseil! premier ministre!

(*Elle revient.*)

DE VERTEUIL *à part.*

Elle est donc rentrée par la fenêtre?

LE MARQUIS *à madame Dugorget, s'approchant d'elle.*

Que tout ce qui s'est dit entre nous, ma chère madame Dugorget, ne passe pas le seuil de la porte, et revenez nous voir.

(*Il lui serre la main.*)

Mme DUGORGET *au comble de la joie.*

Sa chère Madame! et il m'a serré la main... le neveu du premier ministre des Français!.. (*au Marquis.*) Oui, oui... (*à la Marquise.*) non, non, M. le Marquis... Je ne sais, en vérité, plus ce que je dis... je crains d'être importune. (*à part.*) Allons vite chercher Dugorget à la revue.. (*haut.*) Votre très-humble, M. le Marquis, votre très-obéissante, Mesdames, votre servante, Mademoiselle, Monsieur et la compagnie... Victoire! j'irai au château. (*traversant la haie de domestiques.*) Pardon, Messieurs!

(*Elle sort.*)

SCENE X.

LE BARON, LOUISE, LA BARONNE, LA MARQUISE, LE MARQUIS, M. DE VERTEUIL, EUGÈNE, LES DOMESTIQUES.

LE MARQUIS *se tournant vers les domestiques.*

Quant à vous... (*à part.*) Oh! ma croix!.. (*Il la cache.*)

DE VERTEUIL *à part.*

Saint-Louis, ferme les yeux!

LE MARQUIS.

Quant à vous, je sais qu'on se permet, à l'office ou à l'antichambre, mille propos inconvenans sur les affaires de l'Etat. Je veux et j'entends qu'à l'avenir aucun de vous ne se mêle de ce qui ne le regarde point : faites votre service et taisez-vous... Ma famille et moi, nous recevons votre compliment... Allez!

(*Les domestiques sortent.*)

DE VERTEUIL *à part.*

Eh bien! voilà un changement de front assez hardiment exécuté. (*Bas à Eugène.*) Va te mettre en tenue, et reviens.

EUGÈNE.

Mais...

DE VERTEUIL.

J'ai ta démission dans ma poche... Va, te dis-je.

(*Eugène sort.*

SCENE XI.

LOUISE, LA BARONNE, LA MARQUISE, LE BARON, LE MARQUIS, M. DE VERTEUIL.

LE MARQUIS *à de Verteuil.*

Je vois cette nomination avec peine.

DE VERTEUIL.

Le Baron aussi... cela s'aperçoit de reste.

LE MARQUIS.

Mais il ne faut jamais que les domestiques sachent ce que les maîtres ont dans le cœur.

DE VERTEUIL.

C'est déjà trop, quand ils devinent... n'est-ce pas, Baron ?

LE BARON *préoccupé.*

Ma foi, oui.

LE MARQUIS.

Mon cher Baron...

LE BARON.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Il faut qu'en toute hâte, vous et moi, nous partions pour le Mont-d'Or, ou du moins nous allions au-devant de M. de Riberville, s'il a rebroussé chemin, afin de le supplier, au nom de toute la famille, de refuser...

LE BARON.

Refuser!.. ah! oui, oui... cela va sans dire.

DE VERTEUIL *à part.*

Il connaît ses synonymes, le Baron.

LE BARON.

Je vous accompagnerai, Marquis.

DE VERTEUIL *à part.*

Ce serait divertissant; mais cela ne ferait pas mon compte. (*Il se place entre le Marquis et le Baron, haut.*) Permettez, Messieurs : j'ai admiré en silence le but de votre détermination. Vous êtes des hommes purs... très-purs; mais vous allez faire une école. Vous avez deux routes pour aller en Auvergne. Savez-vous par quelle barrière rentrera M. de Riberville?... Non, n'est-ce pas?... Eh bien, partez chacun de votre côté, et vous serez sûrs, alors, que le premier ministre ne vous échappera pas. (*à part.*) Un mot à l'un, un geste à l'autre, et je suis sûr, quand je voudrai, de les retenir.

LE BARON.

M. de Verteuil a, parbleu! raison.

LE MARQUIS.

Oui, oui... deux postillons, quatre chevaux, nos deux chaises, et en route.

LA MARQUISE *à de Verteuil.*

Vous permettez, Monsieur, que nous allions donner les ordres nécessaires?

DE VERTEUIL.

Comment donc, Madame! ne faites pas attention à moi... Un mot, pourtant : à quand le mariage de mon neveu?

LE MARQUIS *balbutiant.*

Ah! oui... mais nous en reparlerons, M. de Verteuil... plus tard... à notre retour du Mont-d'Or. Vous concevez que, dans ce moment, les intérêts les plus graves, la préoccupation où nous met le parti que prendra M. de Riberville, les préparatifs du voyage, (*à part.*) et une démission qui ne me va guère... (*haut.*) Enfin, nous sommes gens de revue... au revoir donc.

LE BARON.

Au revoir.

LA MARQUISE.

Que d'excuses!

LA BARONNE.

Que de pardons!

DE VERTEUIL.

Vous me comblez.

LA MARQUISE.

Venez, Louise.

LOUISE.

Je trouverai bien le moyen de m'échapper, et de revenir.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

M. DE VERTEUIL *seul.*

J'en étais sûr! voilà des gens qui mériteraient bien qu'en vertu de mon pouvoir discrétionnaire, je leur fisse voir du pays. Que j'ai donc été bien inspiré en ne leur disant pas, tout de suite, que leur oncle était à Paris! Qui sait maintenant si demain ils trouveront mon neveu assez dévoué, pour entrer dans leur famille? J'ai, il est vrai, la parole du premier ministre... Avant huit jours, m'a-t-il dit, ma nièce sera la vôtre aussi. Mais, en huit jours, on fait et défait bien des présidens du conseil, et les tuteurs sont inamovibles. Il me faut sur-le-champ un consentement formel, arraché par une verte leçon... la crainte du ridicule, de la publicité... Oui, oui, c'est cela... c'est le seul moyen. Arrivent maintenant les chevaux de poste quand ils voudront!

(*Il sort.*)

FIN DU SECOND ACTE.

Acte troisième.

Même salon. A droite, sur le deuxième plan, une table pour écrire.

SCENE PREMIERE.

LOUISE, M. DE VERTEUIL.

LOUISE *entrant avec Verteuil.*

Ah! de grâce, Monsieur, ne laissez pas mes cousins partir pour le Mont-d'Or; cette promenade les rendrait la fable de tout Paris. Traverser une douzaine de départemens, pour aller du faubourg St-Germain au boulevard des Capucines!

DE VERTEUIL.

Comment!

LOUISE.

Monsieur, j'ai un aveu à vous faire... mais je n'ose pas; et pourtant il le faut bien... tenez, je sais...

DE VERTEUIL.

Vous savez...

LOUISE.

Tout, Monsieur... Tantôt en cueillant des fleurs, auprès du pavillon, j'ai... j'ai...

DE VERTEUIL.

Vous avez écouté.

LOUISE.

Non, Monsieur... j'ai entendu.

DE VERTEUIL.

Autre synonyme!

LOUISE.

Et sans le vouloir encore, Monsieur; mais on parlait de M. Eugène, et mes pieds étaient comme attachés à la terre.

DE VERTEUIL.

Et cette charmante oreille, clouée à la porte, sans doute?

LOUISE.

A la porte, fi donc!.. à la persienne, Monsieur; mais rassurez-vous! Dans la crainte de vous déplaire, ainsi qu'à mon oncle, j'ai été discrète... je n'ai parlé qu'à M. Eugène.

DE VERTEUIL.

Comment! mon neveu savait...

LOUISE.

Puisqu'il sera bientôt mon mari, ne faut-il pas que je m'habitue à lui dire tout?

DE VERTEUIL *à part.*

Hum! (*haut.*) Moi, je le dirai à votre oncle, espiègle.

LOUISE.

A mon oncle!

Air du Château Perdu.

Quand je lui dis : mon bon oncle, pardonne,
Il ne me tient jamais long-temps rigueur.
Quoique déjà cette façon fût bonne,
J'ai trouvé mieux, je dirai : Monseigneur.
Ce titre là, qui n'est plus de recette,
Flatte toujours en petit comité :
Pourquoi chez soi s'astreindre à l'étiquette?
Si cela plaît, Vive la liberté!

DE VERTEUIL.

Même air.

Ça plaît toujours : voyez le bureaucrate,
Comme il s'y prend, abordant son patron;
C'est Monseigneur qu'il dit à l'autocrate,
D'un doux sourire, aussi le paye-t-on!
Puis, Monseigneur, montant dans sa voiture,
Court soutenir la charte-vérité.
Chut! nommez-moi *monsieur*, je vous conjure,
Dit-il aux siens, vive l'égalité!

LOUISE.

Enfin, quand il me gronde trop fort, je l'embrasse, et la paix est bientôt faite.

DE VERTEUIL.

Demain, je serai votre oncle aussi.

LOUISE.

Demain! Oh! que la paix soit faite tout de suite!

DE VERTEUIL *l'embrassant.*

C'est un bien heureux coquin, que mon neveu !

LOUISE.

Eh bien ! mon bon M. de Verteuil, qu'avez-vous décidé ? laisserez-vous mes cousins courir après le premier ministre qui est à Paris ?

LA MARQUISE *entr'ouvant la porte, à droite, à part.*

A Paris !

LA BARONNE *de même, à gauche.*

Qu'entends-je ?

(Elles écoutent.)

LOUISE *bas.*

Nous sommes pris !.. A droite et à gauche on nous écoute... mes deux cousines...

DE VERTEUIL *bas.*

Ce sont elles qui sont prises... attention ! (*haut.*) Tenez, mon enfant, je ne veux pas vous dire les choses à moitié : le premier ministre avait prévu tout ce qui se passe ici ; qu'on ne bouderait plus, qu'on voudrait même aller au devant de lui... et m'avait instamment prié de laisser croire à son départ. Certes, il m'en a beaucoup coûté pour me prêter à ses vues, mais il m'a surpris ma parole... Enfin, je vais vous consoler de mon mieux : un seul de vos cousins partira. (*bas.*) Demandez-moi lequel.

LOUISE.

Lequel, Monsieur ?

DE VERTEUIL.

Le plus coupable envers votre oncle... J'ai eu beau faire, le vieillard a tenu à sa petite vengeance.

LOUISE.

Et l'autre ?

DE VERTEUIL.

L'autre !..Ah ! admirez ici la magnanimité de l'homme d'état ! L'autre aura une direction générale. (*bas.*) Maintenant, mon enfant, partez... ils iront tous les deux ce soir au château.

LOUISE.

Si telle est la volonté de mon oncle, je me soumets : je ne parlerai point, mais je suis bien chagrine..... Adieu, Monsieur.

(Elle sort.)

SCENE II.

LA MARQUISE, M. DE VERTEUIL, LA BARONNE.

DE VERTEUIL *seul.*

Où diable est donc mon chapeau? (*à part.*) On ne me laissera pas le temps de le trouver. (*la Marquise entr'ouvre sa porte.*) Voilà, voilà! et d'une! (*la Baronne entr'ouvre sa porte.*) et de denx!

LA MARQUISE *voyant sa sœur, à part.*

La Baronne!

LA BARONNE *de même.*

La Marquise!

LA MARQUISE *à part.*

Du sang-froid!

LA BARONNE *de même.*

Ne nous déconcertons pas!

LA MARQUISE *à Verteuil, très-empressée.*

J'apprends à l'instant que vous êtes encore ici, Monsieur...

LA BARONNE *de même.*

Le Baron qui l'a su, m'a priée de venir vous tenir compagnie, et vous devez bien penser que je ne me le suis pas fait dire deux fois.

DE VERTEUIL.

Oh! Mesdames, Mesdames... que de bontés! (*bas à la marquise.*) M. de Riberville est à Paris... Chut!

LA MARQUISE *à part.*

Je respire! c'est le Baron qu'on promène.

DE VERTEUIL *bas à la Baronne.*

Le ministre n'est pas parti... Chut!

LA BARONNE *à part.*

A nous la direction générale!

LA MARQUISE.

Ah! mon Dieu, Monsieur, que d'excuses à vous faire! Dans notre précipitation, notre trouble, nous avons à peine répondu à la demande flatteuse que vous nous adressiez... Mademoiselle de Riberville sera Madame de Verteuil, au retour de nos voyageurs... J'en prends l'engagement, au nom de mon mari, devant la Baronne.

DE VERTEUIL.

Et moi, j'en prends acte, Madame.

LA BARONNE *à part, souriant.*

Pauvre sœur! (*haut à Verteuil.*) Et moi, Monsieur, en cas d'opposition, je jure d'employer toute mon éloquence.

DE VERTEUIL *à la Baronne.*

Alors, c'est gain de cause pour mon neveu, Madame.

LA MARQUISE *à part, ironiquement.*

Cette bonne Eugénie !

AIR : *La Nuit de Noël.*

ENSEMBLE.

LA MARQRUISE *à part.*

Ah ! la bonne aventure !
L'oncle est ici tout près ;
Le Baron se figure
Qu'il doit courir après.

DE VERTEUIL *à part.*

Ah ! la bonne aventure !
L'oncle est ici tout près ;
Aussi de leur figure
Je rirai bien après.

LA BARONNE *à part.*

Ah ! la bonne aventure !
L'oncle est ici tout près ;
Le Marquis se figure
Qu'il doit courir après.

UN DOMESTIQUE *annonçant.*

Monsieur et Madame Dugorget.

LA MARQUISE.

Les fâcheux personnages !

DE VERTEUIL *bas à la Marquise.*

Que le Marquis se tienne prêt pour aller au château.

LA MARQUISE *à part.*

Au château !

(*Elle va au devant de Mme Dugorget.*)

DE VERTEUIL *bas à la Baronne.*

Que le Baron se prépare pour aller aux Tuileries.

LA BARONNE *à part.*

Aux Tuileries !

(*M. et Mme Dugorget entrent. Dugorget est en uniforme.*)

SCENE III.

DUGORGET, Mme DUGORGET, LA MARQUISE, M. DE VERTEUIL, LA BARONNE.

Mme DUGORGET.

Ah! Mesdames, permettez que je vous présente M. Dugorget, qui a manqué le défilé, pour avoir l'honneur d'être des premiers à vous féliciter.

DUGORGET *à part.*

Si je pouvais mener ma compagnie, comme ma femme me mène!..

Mme DUGORGET.

Ah! voilà une nomination! Il faut entendre tout le monde parler de ce choix-là. C'est un si digne et si respectable Monsieur. C'est lui qui a des idées grandes, des idées de l'Empire, des idées de premier ministre enfin... Si j'osais vous rappeller certaine promesse...

DUGORGET *à part.*

Toujours son idée fixe. C'est comme ainsi soit-il, au bas des prières.

DE VERTEUIL.

Effectivement, Mesdames, je me suis engagé, en votre nom, à faire obtenir à Mme Dugorget ses entrées à la cour.

DUGORGET *à part.*

Allons, voilà l'autre, à présent, qui répond *amen!*

LA MARQUISE.

C'est vrai, je m'en souviens... mais dans ce moment, nous sommes fort embarrassées... nous n'avons pas, nous-mêmes, encore été présentées. (*bas à Verteuil.*) Tirez-nous de là, je vous prie.

DE VERTEUIL.

Vos entrées! Avant deux jours, vous les aurez; c'est moi qui m'en charge.

(*Pendant que de Verteuil parle à Mme Dugorget, la Marquise et la Baronne se sauvent, chacune, dans leur appartement.*)

Mme DUGORGET *couraut d'une porte à l'autre.*

Madame la Marquise! Madame la Baronne! Madame la Marquise!

(*Elle entre chez la Marquise.*)

SCENE IV.

DUGORGET, M. DE VERTEUIL.

DUGORGET *à part.*

Ah! ça, décidément c'est donc le courtier du château, que ce Monsieur. (*haut.*) Un mot, s'il vous plaît, Monsieur. Vous avez promis à ma femme ses entrées à la cour.

DE VERTEUIL *croyant le rassurer.*

Et je les lui ferai avoir, Monsieur.

DUGORGET.

Oui ; mais permettez : j'ai le plus vif attachement pour Mme Dugorget...

DE VERTEUIL.

Elle ira aux Tuileries... soyez tranquille.

DUGORGET *à part.*

Que le diable l'emporte ! (*haut.*) Elle a des qualités excellentes...

DE VERTEUIL.

Je suis homme de parole, elle ira, vous dis-je.

DUGORGET.

Hé ! j'entends bien ; mais je voudrais...

DE VERTEUIL.

Que ce fût aujourd'hui peut-être ?

DUGORGET.

Jamais, au contraire, Monsieur, jamais !

DE VERTEUIL.

Comment !

DUGORGET.

J'ai déjà reçu du château plus de vingt invitations pour elle ; je les lui ai toutes cachées... Tenez, en voici encore une, pour ce soir.

DE VERTEUIL.

Et vous avez osé cela, vous qui avez l'air... si doux avec elle.

DUGORGET.

Mon Dieu ! oui, Monsieur.

DE VERTEUIL.

Et pourquoi ?

DUGORGET.

Parce que... (*à part.*) Comment diable ! sortir de là ? (*haut.*) Mme Dugorget, voyez-vous, a beaucoup... je dis beaucoup d'esprit; mais elle a un défaut : elle cause... cause...

DE VERTEUIL.

Oui, assez volontiers; mais avec de l'esprit...

DUGORGET.

Oh ! tout ce qu'elle dit est fort bien dit... Mais au château, devant tout ce monde de goguenards... Ma femme est charmante, au moins; ce n'est pas cela que j'entends.

DE VERTEUIL.

Oh!.. ni moi non plus, Monsieur.

DUGORGET *à part.*

Qu'entend-il donc ? (*haut.*) Mais je crains... vous concevez qu'à force de parler... quelque spirituel qu'on soit, on finit souvent par dire des choses qui... Encore, si je pouvais l'arrêter! mais bah! elle se relance de plus belle... et alors, vous comprenez...

DE VERTEUIL *à part.*

Allons! c'est un brave homme, qui aime bien sa femme, mais qui a peur d'elle et du ridicule. (*haut.*) Si je comprends ! parfaitement, Monsieur : vous avez une jolie femme...

DUGORGET *étonné.*

Assez jolie, Monsieur; tout le monde me le dit.

DE VERTEUIL.

Eh bien ! mon cher Monsieur... vous êtes jaloux.

DUGORGET.

Je... (*à part*) Je ne m'attendais pas à celui-là, par exemple.

DE VERTEUIL.

Oui, jaloux, très-jaloux, et vous avez bien raison. A votre place, moi, je le serais comme un tigre... Des aides-de-camp... des officiers d'ordonnance... d'élégans sous-lieutenans...

DUGORGET.

Assez, monsieur de Verteuil, assez. Si vous êtes un homme d'esprit, je suis, moi, un homme de sens : ainsi, sans plus de préambules, voulez-vous, oui ou non, me rendre le service que je vous demande ?

DE VERTEUIL *étonné, à son tour.*

Je vous le rendrai, Monsieur.

DUGORGET.

Sans rancune, alors... Tenez, si vous pouviez m'aider à ramener ma femme jusqu'à Bernay, je crois que j'oublierais tout-à-fait la petite récréation que vous venez de prendre à mes dépens, et que je n'ai l'habitude de permettre qu'à madame Dugorget.

DE VERTEUIL *à part, souriant.*

Je suis marqué d'un point. (*Comme par inspiration.*) Oh!

DUGORGET.

Hein ? qu'est-ce ?

DE VERTEUIL *lui tendant la main.*

Touchez-là, capitaine Dugorget.... tout à vous... mais êtes-vous bien décidé ?

DUGORGET.

Plus que jamais.

DE VERTEUIL.

Fort bien ! je vais vous signer votre feuille de route.

(*Il s'assied devant une table, met une feuille de papier blanc dans une enveloppe et écrit l'adresse.*)

SCENE V.

Mme DUGORGET, DUGORGET, M. DE VERTEUIL.

Mme DUGORGET *à son mari.*

J'admire vraiment votre sang-froid ! rester là, les bras croisés, pendant qu'on m'insulte ! Les orgueilleux ! ils ne se donnaient plus même, à la fin, la peine de me répondre... ils piétinaient tous deux d'impatience de me voir dehors... Oh ! mon Dieu ! une minute de plus, et le Marquis allait s'habiller devant moi.

DUGORGET *à sa femme.*

Que voulez-vous, ma bonne amie ? ces gens là sont pressés.

Mme DUGORGET.

Et moi, je ne le suis pas peut-être !

DE VERTEUIL *s'avançant doucement, une lettre à la main, bas à Dugorget.*

Votre femme sait-elle la géographie ?

DUGORGET *bas.*

La géo !.... elle l'a oubliée. (*A part.*) Pauvre femme ! mais le grand air la calmera.

Mme DUGORGET.

Que dites-vous donc là entre vous, Messieurs ?

DE VERTEUIL.

Je disais, Madame, que je suis le plus heureux des hommes de pouvoir vous rendre le léger service auquel vous paraissez attacher une si grande importance. Vous connaissez sans doute la position du Mont-d'Or?

Mme DUGORGET.

Monsieur, certainement... (*bas à son mari.*) Où est-il le Mont-d'Or ?

DE VERTEUIL *bas à Dugorget en le tirant par le pan de son habit.*

En Bretagne.

DUGORGET *bas à sa femme.*

En Bretagne... * près de Quimper-Corentin. (*à part.*) Cet homme a quelque chose de diabolique qui me pousse malgré moi.

Mme DUGORGET *triomphante.*

Hé! mais... en Bretagne, Monsieur... il a toujours été en Bretagne, le Mont-d'Or... près de Quimper-Cotentin.

DE VERTEUIL.

Cotentin, c'est bien cela... Ecoutez-moi maintenant, s'il-vous plaît : le ministre revient à Paris.

Mme DUGORGET.

Et comme il fait bien! il n'aurait jamais dû en sortir.

DE VERTEUIL.

C'est cependant fort heureux pour vous.

Mme DUGORGET.

Heureux!

DE VERTEUIL.

Veuillez m'écouter, madame Dugorget.

Mme DUGORGET.

D'abord, jamais je n'interromps.

DE VERTEUIL.

Fort bien... Après avoir traversé la Bretagne, il traversera la Normandie...

Mme DUGORGET *lui coupant la parole.*

Tout naturellement...

DE VERTEUIL.

Oui... si j'ai bien calculé, il sera, demain matin, dans le département de l'Eure...

* Dugorget, madame Dugorget, M. de Verteuil.

Mme DUGORGET.

Mon département !

DE VERTEUIL.

Précisément !.. et vers midi à Bernay.

Mme DUGORGET.

A Bernay ?

DE VERTEUIL.

A Bernay même... rendez-vous-y tout de suite, et présentez de ma part cette lettre à M. de Riberville; il est de mes amis, et vous donnera vos entrées à la cour. Une occasion perdue ne se retrouve jamais. (*Il lui donne la lettre, écoute, et dit à part.*) Ah ! voici les chevaux de poste !

Mme DUGORGET.

Dites-moi, Monsieur, je vous en supplie : croyez-vous que M. le Comte daignera s'arrêter un instant dans... dans...

DUGORGET.

Dans nos parages ? (*bas à madame Dugorget.*) Je l'ai placé, ma femme.

DE VERTEUIL.

Comment donc ! Je le prie instamment de passer un jour chez vous.

Mme DUGORGET.

Un jour franc... n'est-ce pas ? Ah ! oui, un jour franc, Monsieur, un jour franc... Il est malade, ce cher ministre; hé bien ! tant mieux ! je le soignerai, mijoterai... Quelle est sa maladie ? dites, Monsieur, dites, quels petits soins tout particuliers, puis-je, dois-je avoir pour le rendre à la santé ? Oh ! rien ne sera épargné... Quelle maladie a-t-il ?

DE VERTEUIL.

Oh ! oh ! fatigué.

Mme DUGORGET.

Fatigué !.. deux jours francs !

Air de la Walse.

Quel bonheur extrême !
Fatigué ! Dieu, que c'est heureux !
Choisissant moi-même,
Aurais-je trouvé mieux ?
Il aura chez nous
Des soins si doux :
Un traitement
Raffraîchissant,
Adoucissant ;

Puis, son hôtesse
Fesant sans cesse
Ce qu'il prescrira,
Désirera,
En un mot, tout... et cœtera.

DUGORGET.

Même te taire?

Mme DUGORGET.

Jugez si sa santé m'est chère!
Quel bonheur extrême!
Etc, etc...
Il aura...

DUGORGET.

Assez, ma bonne amie.

DE VERTEUIL.

Oui... et, si vous m'en croyez, vous partirez sur-le-champ, pour ne pas laisser le ministre passer outre.

Mme DUGORGET.

Passer outre, grand Dieu! Mais cela va demander bien du temps?

DE VERTEUIL.

Pas une minute! Deux voitures prêtes dans la cour... au choix... voyez! (*Mme de Dugorget va à la fenêtre.*) (*Bas à Dugorget.*) Un mot dans l'oreille du postillon, la pièce ronde dans la main, et flic, flac, à Bernay.

DUGORGET *à part.*

Diable!

Mme DUGORGET.

Je vois bien deux voitures, mais...

DE VERTEUIL.

Ce sont celles du Marquis et du Baron.

Mme DUGORGET.

Après?

DE VERTEUIL.

Vous leur avez prêté la vôtre, hier; empruntez une des leurs, aujourd'hui.

Mme DUGORGET.

Mais...

DE VERTEUIL.

Je prends tout sur moi. Comment, vous êtes encore là! (*à*

Dugorget.) Allons donc, mon brave, un peu d'activité... le bras à votre femme, la main à votre serviteur, et bonne chance!

DUGORGET.

Allons, ma femme!

Mme DUGORGET.

Oui! tu veux donc bien?

DUGORGET.

Est-ce que je ne veux pas tout ce que tu veux?

Mme DUGORGET.

Ce bon Dugorget!..

DUGORGET.

Oui, ma femme.

Mme DUGORGET.

Enfin! je les tiens, mes Tuileries!

DE VERTEUIL.

Oui, mais prenez garde qu'elles ne vous échappent.. En route donc... Adieu, adieu!

Mme DUGORGET.

A Bernay!

DE VERTEUIL.

A Bernay! (*Dugorget et sa femme sortent.*) Bravissimo, l'ancien! (*la porte de la Baronne s'ouvre. A part.*) Il était temps!

SCENE VI.

LA MARQUISE, M. DE VERTEUIL, LA BARONNE.

LA BARONNE *bas.*

Les chevaux sont arrivés depuis un quart-d'heure... Hé bien, le Marquis?..

DE VERTEUIL.

Va monter en voiture; il descend l'escalier.

LA BARONNE.

Dieu le conduise!.. Et les Dugorget?

DE VERTEUIL.

Évincés.

LA MARQUISE *entrant.*

Ah! c'est toi, Eugénie... (*bas à Verteuil.*) Le Baron tarde bien.

(*Bruit de chaise et de fouet.*)

DE VERTEUIL *bas à la Marquise.*

Ecoutez ! (*bas à la Baronne.*) Entendez-vous ?

LA BARONNE *à la Marquise.*

Ah! voici ton mari qui part.

(*Elle va à la fenêtre.*)

LA MARQUISE.

Le tien, si tu veux bien le permettre.

LA BARONNE.

Que vois-je? la voiture du Baron ! Mais je le quitte à la minute.

LA MARQUISE.

Et moi, le Marquis à la seconde.

LA BARONNE.

Qui donc s'est permis ?..

DE VERTEUIL.

La garde nationale, Madame...

LA BARONNE *et la* MARQUISE.

La garde nationale !

DE VERTEUIL.

Elle-même... en route pour le Mont-d'Or, par la barrière de l'Étoile ou de Saint-Denis.

LA MARQUISE.

Quelle folie!

DE VERTEUIL.

Pas si fou, le vieux capitaine bourgeois, qui vous voyant retourner à la cour, Mesdames, a jugé que ce n'était pas la place de sa femme!

LA MARQUISE.

Hé ! que vont dire nos maris de cette mystification ?

DE VERTEUIL.

Ne craignez rien, Mesdames; ils ne vous en voudront pas de leur avoir adroitement forcé la main.

LA MARQUISE.

Nous !

LA BARONNE.

Mais, c'est vous, Monsieur.

DE VERTEUIL.

Il vaut mieux que ce soit vous, Mesdames, écoutez : Vous périssiez d'ennui, de consomption dans votre exil; alors,

complot féminin! Aussitôt, plus de campagne, plus d'opposition, de contre-opposition, et au lieu de tout cela, comme par enchantement, Paris et vos entrées au château... Paris, vous y êtes, et vos entrées, les voici.

(*Il leur donne, à chacune, une lettre, veut prendre congé, mais la Marquise et la Baronne le retiennent.*)

LA BARONNE.

Et la direction générale?

DE VERTEUIL.

La direction générale...

LA MARQUISE.

Oui, la direction générale?

DE VERTEUIL.

Vous avez vos billets, Mesdames... Dites à vos maris de prendre leurs places.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, M. DE VERTEUIL, LA BARONNE, LE BARON, EUGÈNE, LOUISE; *Eugène est en uniforme de sous-lieutenant de cavalerie.**

LE MARQUIS *sortant de son appartement en riant.*

Ah! ah! ce pauvre Baron...

LE BARON *de même.*

Ah! ah! ce cher Marquis...

(*S'apercevant, l'un l'autre, ils s'arrêtent tout court, la bouche béante.*)

TOUS DEUX.

Oh!

LE MARQUIS *balbutiant.*

Vous ici, Baron!

LE BARON *de même.*

Comme vous voyez... et vous-même, Marquis... Il était convenu d'abord que je vous accompagnerais... et, et... me voilà... Quand vous voudrez... à vos ordres.

DE VERTEUIL *à Eugène et à Louise qui se tiennent à l'écart.*

Approchez, mes enfans. Marquis, mon neveu, vous le voyez, n'est plus démissionnaire; le premier ministre lui porte le plus vif intérêt... et vous êtes de retour du Mont-d'Or... A demain donc le contrat : j'ai la parole de Madame.

(*Il désigne la Marquise.*)

* Sur le premier plan : *Le Marquis et le Baron.*
Sur le deuxième plan : *La Marquise, M. de Verteuil et la Baronne.*
Dans le fond : *Eugène et Louise.*

LE MARQUIS *à part.*

Nous sommes joués!.. (*haut.*) A demain, Monsieur, puisque la Marquise a donné sa parole.

LE DOMESTIQUE *annonçant.*

M. le premier ministre.

LE MARQUIS *et le* BARON.

Le ministre !

LA MARQUISE *et la* BARONNE.

Mon oncle !

(*Le Marquis, la Marquise, le Baron et la Baronne sortent précipitamment pour aller au devant du premier ministre.*)

LE BARON *dans la mêlée.*

A moi, Marquis ! je ne vous quitte plus.

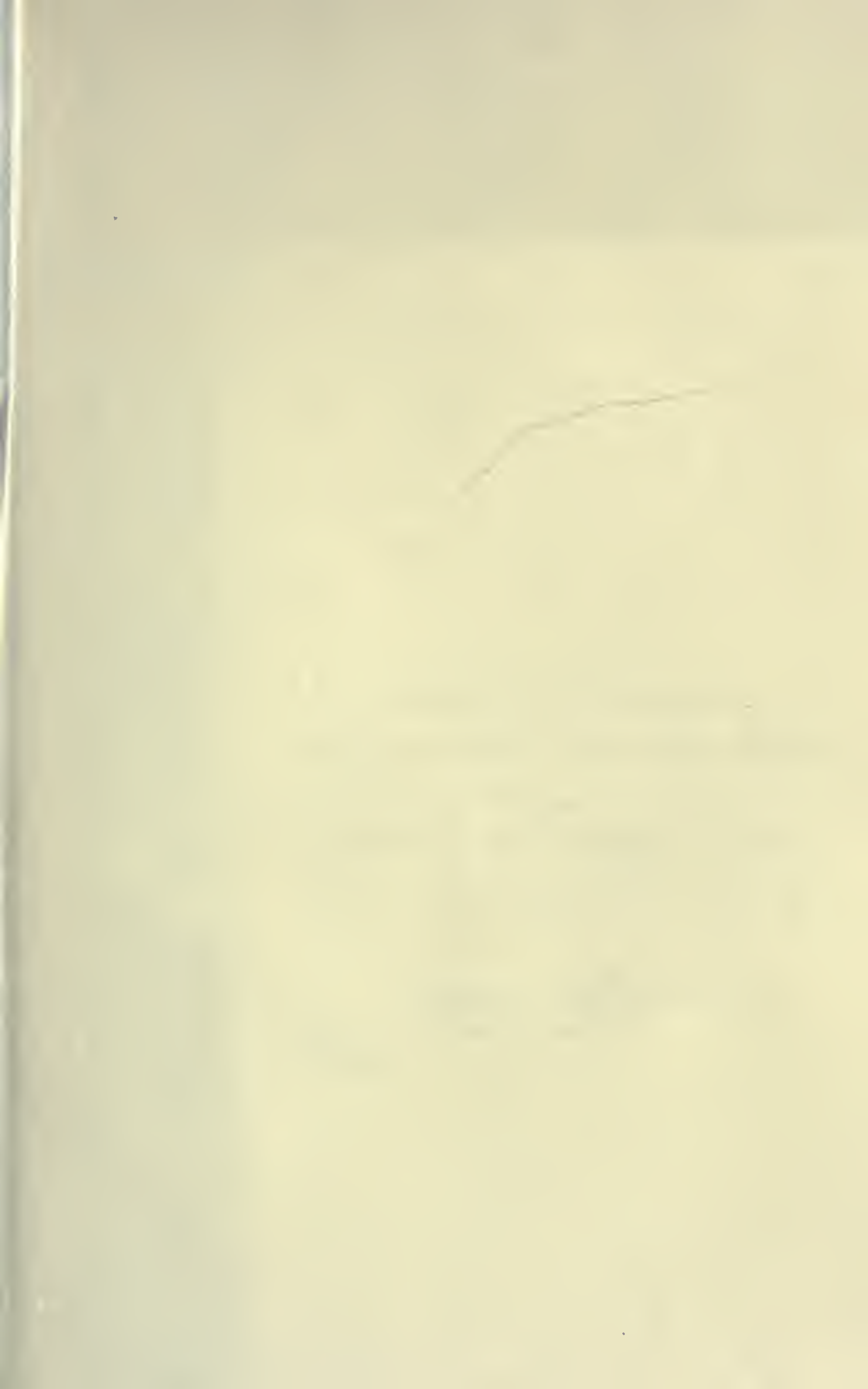
DE VERTEUIL *à Louise.*

Voilà le rayon qui va dissiper le dernier nuage. (*à Eugène.*) Eugène, regarde... et songe que de l'ambition à l'intrigue il n'y a qu'une marche à descendre.

FIN.

ERRATA.

Page 16, ligne 10, au lieu de ces mots : *L'expérience est un thermomètre qui les* a *fait monter et descendre,* lisez : *L'expérience est un thermomètre qui les fait monter et descendre.*



6/7/70

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ Longpre, Alexandre de
2338 Les boudeurs
L654B68

